e commento filologico con una introduzione sull'autore e l'opera) et qui s'est particulièrement intéressée à leur vocabulaire (publiant un *Lexicon* pour Florus en 1975, un autre pour Festus en 1988). Sa présentation minutieuse du texte, mettant systématiquement en parallèle le texte de Jordanès avec ceux dont il est parti, et accompagnant chaque passage d'un commentaire fouillé, est véritablement exemplaire. Mais, ce qui peut sembler une gageure pour une telle œuvre, dont l'historien proprement dit n'aura pas grand-chose à tirer pour la reconstruction du passé, elle dégage, par-delà ce qui pourrait sembler un *patchwork* sans grand intérêt (et qui a souvent été jugé comme tel : elle cite, au début de son introduction, la condamnation sans appel de Martin Schanz dans la *Geschichte der römischen Literatur*, « er besitzt keine Eigenschaften, die ihn zum originellen literarischen Schaffen befähigen »), ce qui était, à ses yeux, un véritable « progetto letterario », dont elle souligne au contraire, dans sa conclusion, la cohérence, agençant une matière faite d'emprunts en une construction personnelle. Celle-ci n'est pas dénuée d'intérêt, par exemple pour la mise en œuvre originale de la place centrale donnée à la naissance du Christ dans l'histoire, qui littérairement amène l'auteur à reprendre en 250 de ce qui avait été dit en 84 sur la mort de Cléopâtre, en un récit qui avait alors bifurqué sur la naissance du cinquième et dernier empire, celui de Rome, et qui fait passer l'émergence de la période impériale de César à Auguste, mettant ainsi en relief de la paix qui régnait alors, en coïncidence avec la venue du Sauveur. Ou pour le traitement du motif de la succession des empires, qui passe des quatre de Daniel à cinq, avec l'intégration de Rome dans la liste, déjà opérée par Orose, mais avec une liste différente de la sienne (puisque l'historien espagnol énumérait les Assyriens, Macédoniens, Carthaginois, Romains). Ou pour la juste remarque sur l'inclusion de courts passages d'écriture plus personnelle pour souligner les articulations du récit (ainsi pour le passage d'un empire à l'autre, ou pour l'avènement d'Auguste). Ce jeu est parfois subtil : l'auteur le montre ainsi pour la substitution dans le cadre narratif fondé sur Jérôme, dans le passage relatif à la mort de Cléopâtre de 84 où Jordanès quitte la *Chronique* comme source principale, d'une référence à une prophétie de Daniel à une autre : ce n'est plus, comme chez Jérôme, celle qui annonce la fin de l'indépendance de la Judée et son asservissement par les Romains, mais celle, de bien plus vaste portée, sur la succession des empires, laquelle prédit l'avènement de l'*imperium sine fine* de Rome, cadre dans lequel s'opérera l'œuvre de salut avec la naissance du Christ. Ce livre est une invitation à ne pas négliger cette œuvre : on saura gré à Maria Luisa Fele de cette belle réhabilitation.

Dominique Briquel.

Latin de la Renaissance à nos jours

Marie-Laure Freyburger-Galland et Henriette Harich-Schwarzbauer (éd.), Res novae. *Bouleversements dans les sources humanistes du Rhin supérieur / Umbrüche in den humanistischen Quellen des Oberrheins* (Collegium Beatus Rhenanus, 8) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2020, 198 pages.

Les textes constitutifs du volume n° 8 de la collection « Collegium Beatus Rhenanus » (CBR) ont été prononcés à l'occasion d'un colloque européen,

transfrontalier et trinational, sur les « bouleversements dans les sources humanistes du Rhin supérieur » – point d'aboutissement du projet Inter-reg IV Rhin supérieur « Patrimoine humaniste du Rhin supérieur »/« Humanistisches Erbe am Oberrhein » (2011-2015). Les dix contributions proposées ont ainsi permis d'approfondir la question des mutations culturelles, voire civilisationnelles, qui ont marqué les penseurs comme les institutions dans l'espace spirituel rhénan aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. Et de fait, les différents coauteurs de cet ouvrage collectif d'excellente tenue ont traité successivement de l'invention de l'imprimerie et de son appropriation par les premiers humanistes qui la mettent résolument au service de la diffusion des idées nouvelles (Anja Wolkenhauer, Gérard Freyburger, Laurent Naas), de la découverte du Nouveau Monde (Martin Lehmann) – avec pour conséquences une relativisation des connaissances accumulées depuis l'Antiquité classique et l'émergence corrélative de perspectives entièrement neuves offertes à l'esprit humain en sciences aussi bien qu'en lettres (Céline Urlacher-Becht, Élodie Cuissard), du regard nouveau (souvent distancié et critique) porté par les humanistes sur les changements sociaux et/ou politiques apparus à leur époque, enfin des stratégies « révolutionnaires » de communication fondées sur une pédagogie innovante et une recherche de l'authenticité par le retour aux sources grecques et latines (Delphine Viellard, Judith Hintermann, Isabel Suzeau-Gagnaire, Daniel Bornemann). Tant il est vrai qu'il s'agissait pour les participants à cette manifestation scientifique d'étudier le passage d'un monde fondé sur l'exaltation du passé, de la tradition, du respect des Anciens, à un monde tourné délibérément vers l'avenir et qui croyait au progrès dans toutes les disciplines intellectuelles. Pari largement gagné.

Yves Lehmann.

Lucie Claire, *Marc Antoine Muret, lecteur de Tacite. Éditer et commenter les* Annales *à la Renaissance* (Travaux d'humanisme et Renaissance, 135) : Genève, Droz, 2022, 614 pages.

L'objectif de ce beau livre est annoncé clairement : il s'agit de faire connaître et réhabiliter l'œuvre de Marc Antoine Muret, en se gardant d'écueils comme la surinterprétation politique, pour définir le « laboratoire intellectuel d'un humaniste », à une époque charnière de l'histoire de l'érudition. L'objectif est net, et, disons-le sans plus attendre, il est atteint de manière magistrale. Le choix d'appuyer cette réhabilitation de Muret sur ses travaux liés à Tacite est pourtant ambitieux, puisqu'on se trouve ainsi devant un double angle mort, Tacite ayant été, avant Muret, très largement délaissé et le nom de Muret n'étant pas associé de manière lumineuse à la réception de cet historien, ne serait-ce qu'en raison des éclatants travaux de Juste Lipse. Choix ambitieux, donc, mais très efficace heuristiquement, et qui amène à reconsidérer peut-être les relations entre Muret et Lipse, et en tout cas à accorder à Muret toute l'attention et l'admiration qu'il mérite. Cette démonstration se déroule avec une constante exigence de rigueur et de clarté, une recherche de précision qui évite toujours de se perdre dans le détail, si bien que cette démonstration, si elle ravira les spécialistes qui en attendaient la publication avec avidité, apportera aussi beaucoup à un public qui ferait ses premiers pas dans ce domaine de la réception des auteurs antiques à la Renaissance.

La démarche est très logique et, après un chapitre liminaire consacré à la « tradition du corpus tacitéen de l'Antiquité à l'édition *princeps* », Lucie Claire consacre deux chapitres aux éditions des *Annales* et des *Histoires*, puis aux

premiers commentaires, ceux d'Alciat, Beatus Rhenanus, Emilio Ferretti, Vincent de la Loupe, Vertranius Maurus, Giovanni Ferrerio. Pour les éditions, une description minutieuse mais rapide met en valeur les informations transmises par les textes liminaires, et les avancées textuelles, tandis que pour les commentaires, une fois défini le commentaire humaniste dans sa différence avec les gloses et les scholies, chacun est soumis à une analyse très précise, très scientifique et détachée. On regrettera juste un peu trop de rapidité sur l'étude de la façon dont Alciat « précurseur du goût pour Tacite » est ensuite, aux yeux de Bodin et Muret, un « pourfendeur » de l'historien ; la discussion sur l'authenticité de la lettre dans laquelle Alciat accuse Tacite d'être un roncier, *senticeta*, reste ouverte. Mais ce n'est là qu'un détail, alors que la présentation et l'évaluation de ces commentaires est faite avec la plus grande clarté, dans une organisation impeccable de la pensée, avec une facilité qui cache l'énorme travail qui a précédé ce résultat et un souci pondéré d'exhaustivité. Ainsi l'inclusion, dans cette réflexion, du commentaire de Giovanni Ferrerio, p. 153, jamais imprimé, est justifiée par la volonté de faire comprendre « l'émergence d'une pratique privée de lecture et de commentaire ». Le chapitre suivant élargit l'approche, grâce à l'étude du canon historiographique, depuis le Quattrocento qui faisait la part belle à Tite Live et Salluste, aux dépens de Tacite, jusqu'à sa réhabilitation par Bodin. La place de Tacite dans la pédagogie humaniste est alors abordée, en lien avec le contexte et l'importance croissante de la *prudentia*, chez Robortello notamment.

La deuxième partie est consacrée au « Tacite de Marc Antoine Muret » ; c'est bien le cœur de ce livre. Un chapitre est consacré aux recherches textuelles de Muret, ses annotations autographes sur les éditions qu'il possédait, nous entraînant ainsi dans le « laboratoire intellectuel » annoncé en ouverture. Des tableaux efficaces permettent de donner une masse d'informations sans trop prendre de place. C'est dans ce chapitre qu'est abordée la polémique entre Lipse et Muret, p. 248-260, dans de très belles pages, qui relatent et analysent l'affaire, avec beaucoup de finesse et autant d'impartialité que possible ; la prise en compte de l'aspect éditorial est particulièrement bien amenée à propos de Plantin qui attendait un livre de Muret et finit par publier celui de Lipse en 1574.

Le splendide chapitre 5 est centré sur la leçon inaugurale de Muret portant sur les *Annales*, en laquelle on peut voir un premier aboutissement des travaux de l'érudit et l'accès de Tacite à un statut nouveau. L. Claire analyse ensuite le commentaire de Muret aux *Annales*, dans une démarche analytique précise, qui aborde aussi le rapport entre ses commentaires et son cours et montre ainsi la « naissance d'une critique littéraire du texte des *Annales* » (p. 411).

La troisième partie est, fort logiquement, consacrée au retentissement de ces travaux, aux apports murétiens au texte de Tacite, afin de trancher entre deux visions de Muret « obscur correcteur de textes ou brillant rénovateur du texte » (p. 418). C'est l'occasion d'une analyse serrée des modalités de l'*emendatio* murétienne, dans ses usages d'arguments internes (*uenustas* du discours, usages proprement tacitéens) et externes (en s'appuyant sur d'autres auteurs anciens, sur des témoins manuscrits et imprimés). La place de l'intuition première de Muret, pour les corrections *ope ingenii*, et leur rapport à des démonstrations apportées ensuite amène à la conclusion que Muret est souvent plus efficace quand il se fie à son intuition. Un tableau, très original, p. 436-suiv., tente de quantifier le pourcentage de « réussites », c'est-à-dire de corrections proposées par Muret qui sont reprises dans les apparats critiques modernes. C'est très intelligemment fait et ouvre en réalité sur d'autres questions : les éditions modernes sont, on le sait, très nourries de Juste Lipse. Elles sont donc précisément le reflet de cette relative minoration de la part de Muret dans la connaissance du texte de Tacite…

Le chapitre suivant, « une réhabilitation de Tacite » permet de souligner tout ce que Muret a apporté à l'historien latin et surtout à la reconnaissance de son style, sans pour autant faire de lui un modèle, à la différence de Lipse.

Les deux derniers chapitres permettent à l'autrice de montrer comment la conception de l'histoire a pu être renouvelée par Muret, à propos de Tacite comme à travers son cours sur Salluste, et quels retentissements les travaux de Muret ont pu trouver, auprès de ses élèves ou auprès de la Compagnie de Jésus. La pensée est ici toujours finement exprimée, même si l'on peut critiquer une (légère et très sympathique) mauvaise foi, à propos de l'anthologie de 1608 qui « consacre Muret comme commentateur de Tacite » en le mettant « sur un pied d'égalité avec Beatus Rhenanus, Marcus Vertranius Maurus ou encore Janus Gruter » (p. 528) : cela est certes vrai pour la deuxième partie de cette édition, mais il faut souligner que c'est surtout Lipse qui est ainsi consacré puisque ses commentaires emplissent toute la première partie de l'édition, placés directement sous le texte de Tacite : L. Claire le signale bien en note, mais n'est-ce pas une manière un peu rusée peut-être de reléguer Lipse en note pour magnifier Muret ? Cette petite pique finale dans le compte-rendu n'est que la preuve de l'intérêt et de l'admiration que suscite ce magnifique livre, qui, conformément à l'objectif annoncé, réussit à réhabiliter Muret et ses travaux sur Tacite, tout en donnant, par touches successives, une contribution majeure à la connaissance du monde érudit de la Renaissance.

Isabelle Cogitore.

Hermann Krüssel, Napoleo Latinitate vestitus. *Napoleon Bonaparte in lateinischen Dichtungen vom Ende des 18. Jahrunderts bis zum Beginn des 20. Jahrunderts. Band III: Vom Frieden von Tilsit bis zu Marie-Louises Schwangerschaft (1807-1811)* (Noctes Neolatinae, 37) : Hildesheim, Olms, 2020, 601 pages.

D'après Jean Tulard, l'un des plus éminents spécialistes de Napoléon, on a écrit plus de livres sur l'« Ogre corse » qu'il ne s'est écoulé de jours depuis sa naissance, le 15 août 1769 à Ajaccio. Parmi ces dizaines de milliers d'ouvrages (qui n'incluent donc pas les articles…), il aurait été étonnant qu'aucun n'ait été écrit dans la langue de Virgile, encore vivace en France (et ailleurs en Europe) au long du XIX^e^ siècle, comme vient de le rappeler Romain Jalabert (*La Poésie et le Latin en France au XIX^e^ siècle*, Paris, Champion, 2017). De fait, du vivant même de Bonaparte, nombreux sont les littérateurs à avoir offert en vers latins un tribut plus ou moins sincère à sa gloire.

C'est à ces écrits de circonstance, qu'ils soient parus sous la forme de plaquettes ou d'articles de journaux, que se consacre avec une minutie et une finesse exemplaires Hermann Krüssel : après le Directoire et le Consulat (tome 1, 2011), puis la période allant du début de l'Empire à la campagne de Prusse (tome 2, 2015), l'auteur consacre ce troisième volume aux années durant lesquelles Napoléon est au sommet de sa puissance.

Sont ici regroupées cinquante-deux pièces, classées par ordre chronologique. La présentation de chacune d'entre elles obéit à un ordre immuable : une introduction traite de l'auteur et des circonstances de la rédaction du poème ; puis l'œuvre est reproduite (sur la page de gauche) et accompagnée d'une traduction en vis-à-vis ; enfin des notes mettent en évidence les sources antiques ou bien fournissent des éclaircissements historiques permettant d'élucider telle allusion ; plus rarement des remarques d'ordre grammatical font comprendre l'usage d'un temps ou d'une tournure (par ex. p. 130, *ad* v. 1381 ; p. 306, *ad* v. 104). À côté

d'un long poème épique (1747 vers) sacrifiant à la mode de l'ossianisme (*Bardus Hercyniae*, par Francesco Bottazzi), l'on n'est pas surpris de lire des épinicies et des épithalames (au moment du mariage avec Marie-Louise), mais les hommes de lettres du temps, virtuoses et savants, explorent d'autres techniques, tels le centon, le poème macaronique ou la pseudo-inscription lapidaire, et d'autres genres, comme l'épigramme, l'ode, la bucolique ou le dialogue des morts (on y voit Charlemagne échanger quelques considérations avec un personnage bien oublié aujourd'hui, le juriste François Denis Tronchet)… Ces poètes, on s'en doute, ne brillent pas tous par leur désintéressement : Bottazzi reçoit ainsi, pour sa peine, une rétribution d'Eugène de Beauharnais. Napoléon lui-même n'est pas insensible à de telles marques de déférence : à Karl Wilhelm Dassdorf, directeur de la bibliothèque du prince-électeur (puis roi) de Saxe, qui rédige un acrostiche à la manière d'une inscription épigraphique exaltant « le protecteur de la nation germanique », « le législateur du monde » (hommage au Code civil) et « l'organisateur de l'Europe » (après la paix de Tilsit), l'empereur offre ainsi une tabatière en or à son nom. L'odeur d'encens qu'exhalent nombre de ces œuvres rappelle certains vers de Stace à la gloire de Domitien ou de Claudien chantant Stilicon (poète d'ailleurs matériau d'un centon reproduit p. 394-397 – le même auteur, décidément bien commode, sera mis à contribution, sous la première Restauration, pour un centon exaltant cette fois Louis XVIII et stigmatisant *la tyrannie de Buonaparte* [on serait tenté d'ajouter : *sic transit*…]). Les ennemis de l'Empire sont semblablement vilipendés – ce ne sont plus les Gètes bien sûr, mais les irréductibles Anglais (ainsi dans le poème de Le Preux reproduit à la p. 564). Quoi qu'on pense du fond même de ces pièces, l'on ne peut qu'admirer l'art de leurs auteurs, capables de forger de fort beaux vers : nous avons particulièrement apprécié le charmant tableau des abords du château de Fontainebleau qui ouvre le poème de Marron (p. 576).

Nous n'avons pas détecté de coquilles dans la reproduction des poèmes ; autant que nous sommes capable de la juger, la traduction allemande de H. Krässer, qui respecte le vers d'origine, allie grâce et fidélité ; les notes qui suivent chaque poème sont concises et bienvenues ; contrairement à ce qui se passe trop souvent dans des travaux se complaisant à expliciter l'évidence mais se gardant bien d'approfondir les points obscurs, le lecteur qui cherche une explication pour comprendre telle tournure allusive ou telle référence elliptique trouve toujours satisfaction en se reportant au commentaire. Pour confectionner ce volume H. Krässer a écumé de nombreuses bibliothèques ; sa bibliographie, irréprochable, cite des travaux datant de 2019, ce qui illustre bien le soin qu'il a eu de la tenir à jour. Dans cet ensemble immense on aurait mauvaise grâce à se chagriner de quelques rares scories (par ex. p. 135 : « ayoir » au lieu d'« avoir ») ou à se demander s'il était nécessaire d'inclure une ode à François Ier d'Autriche dans laquelle il n'est guère question de Napoléon (p. 281-290). Bref, cette somme tient le pari d'explorer un territoire largement nouveau et de constituer à bien des égards un travail définitif : de tout cela il faut féliciter l'auteur.

L'aspiration à la paix qui parcourt la plupart de ces poèmes sera cruellement démentie, ce qui transparaîtra probablement dans les prochains volumes que H. Krüssel consacrera à son *opus magnum* : un quatrième tome est d'ores et déjà annoncé et contiendra notamment la foule de poèmes écrits à l'occasion de la naissance du « roi de Rome » et réunis à l'époque dans *L'Hymen et la naissance, ou Poésies en l'honneur de leurs majestés impériales et royales*, Paris, Didot, 1812.

Guillaume Flamerie de Lachapelle.

Ilse Hilbold, *Écrire Juliette Ernst. Bibliographie et sciences de l'Antiquité au xx^e siècle* (Antike nach der Antike, 1) : Bâle, Schwabe, 2022, 373 pages.

Juliette Ernst (1900-2001) a régné, de façon officieuse lorsque Jules Marouzeau en assumait la direction, puis de façon officielle à partir de 1963, sur *L'Année philologique* et mérite à ce titre la plus grande reconnaissance de tous les antiquisants de la planète. Ne tenant pas à se mettre en avant, elle fut saluée à son décès par plusieurs nécrologies qui rendirent hommage à son dévouement à la cause des études anciennes [1]. C'est à une tout autre entreprise que se livre I. Hilbold : il ne faut pas chercher ici trop d'anecdotes, de détails sur les amitiés ou les inimitiés de J. Ernst. Si de tels éléments apparaissent épisodiquement, l'auteur mène plutôt une enquête aux ambitions à la fois historiques et sociologiques, qui consiste à retracer l'ascension d'une jeune Suissesse dans des milieux précis, universitaires ou institutionnels, en mettant au jour ses réseaux et ses prises de position.

Le premier chapitre étudie « la formation initiale » de J. Ernst au lycée d'Alger, puis au gymnase et à l'université de Lausanne et les liens qu'elle y noue avec deux camarades promis à une carrière savante, Berthe Marti et Jean Béranger ; ses premiers pas dans l'enseignement secondaire, à Yverdon, sont également évoqués. La situation particulière de J. Ernst, influencée par son professeur de latin à l'université, Franck Olivier, est mise en regard de la place des Suissesses en général dans les études supérieures. Puis sont abordées les années 1925-1927, que J. Ernst passe à Paris comme élève à l'École pratique des hautes études, entamant une thèse (jamais achevée) dédiée au vocabulaire de Virgile. Sur le but précis de ce séjour, on en est réduit aux conjectures : I. Hilbold suggère que J. Ernst a été désireuse de connaître de plus près des groupements, des sociétés savantes à vocation internationale auprès de J. Marouzeau, qui en était l'un des plus promoteurs les plus ardents et les plus efficaces.

Le deuxième chapitre, « Sociabilités et cultures », porte sur les années 1927 à 1934 et suit J. Ernst à Genève, où elle travaille pendant un an au Bureau du personnel de la Société des nations, puis à Paris où elle retourne et fréquente, outre son fiancé, des amis venus d'horizons très variés.

Le troisième chapitre aborde la genèse de *L'Année philologique*. C'est l'énergie de J. Marouzeau qui, après son éviction de la *Revue de philologie*, permet à cette publication (ainsi qu'à notre *Revue*) de voir le jour. Il mobilise une cohorte impressionnante de collègues et d'étudiants pour la confection du périodique à vocation bibliographique : parmi eux J. Ernst, intellectuelle sans poste fixe ni projet de recherche bien défini, possède à la fois la disponibilité et les compétences requises pour suppléer le maître. Si les liens entre J. Marouzeau et J. Ernst sont très cordiaux voire amicaux, ils incluent aussi une relation de pouvoir.

Dans son quatrième chapitre (« Épistémologie de la bibliographie – nationalismes, consensus et réforme [1929-1939] »), l'auteur revient d'abord sur la rivalité initiale entre *L'Année philologique* et la vénérable *Bibliotheca philologica classica* fondée par Bursian ; elle expose aussi la façon dont J. Marouzeau a pu faire triompher son projet de bibliographie unique contre ceux qui proposaient quatre publications distinctes correspondant aux principales aires linguistiques de la recherche sur l'Antiquité.

Le cinquième chapitre traite de « l'International en héritage (1930-1946) » : dans l'entre-deux guerres, J. Marouzeau promeut publiquement et inlassablement le pacifisme tout en condamnant les persécutions qui font rage dans l'Allemagne dans les années 1930 et en dénonçant les dérives nationalistes d'antiquisants pronazis, mais il est plus difficile de restituer le point de vue de J. Ernst. Sa pratique

1. Notamment Régine Chambert dans notre *Revue* (79, 2001, p. 16).

et sa conception générale du travail bibliographique, qui sont analysées de près, montrent néanmoins qu'elle exclut de *L'Année philologique* les articles qui lui semblent avoir un but exclusivement nationaliste : l'embrigadement par certains savants allemands des auteurs anciens pour démontrer le bien-fondé du III^e^ Reich est particulièrement concerné ; en revanche les relations avec les chercheurs italiens restent fort bonnes. Surviennent la guerre et le déménagement de J. Ernst (et donc, *ipso facto*, de *L'Année philologique*) en Suisse, ce qui répond à des considérations pratiques évidentes mais aussi, selon I. Hilbold, à un certain esprit de résistance intellectuelle dicté par une considération maîtresse : l'humanisme. À Bâle J. Ernst donne quelques cours de français à l'université parallèlement à la direction de *L'Année philologique*, tâche à laquelle elle se consacre de nouveau entièrement à la sortie de la guerre, après une tentative avortée de participer à la « rééducation » des jeunes Allemands.

Le sixième chapitre (« La FIÉC à ses origines : études classiques et humanisme de l'après-guerre ») retrace les débuts, à un échelon très modeste, de J. Ernst au CNRS, l'échec du projet défendu par elle et plusieurs universitaires d'un « centre de documentation » accueillant en un seul lieu les périodiques et les ouvrages de sciences humaines pour en faciliter la consultation, la création et le développement de la Fédération internationale d'études classiques, à travers quelques problèmes centraux comme l'intégration des savants et sociétés d'Allemagne, la recherche difficile, voire chimérique, d'un humanisme « rénové », les congrès de Copenhague et de Paris aux objectifs bien différents, la naissance de *Lustrum*.

L'enquête s'arrête à la fin des années 1950 et laisse donc de côté les quarante dernières années de la vie de J. Ernst, parmi lesquelles trente à la tête de *L'Année philologique*.

Des annexes récapitulent la démarche et les sources de I. Hilbold et reproduisent des extraits de lettres écrites par J. Ernst. Cette dernière ayant détruit ou fait détruire la plupart de ses archives personnelles avant sa disparition, le matériau manque parfois à I. Hilbold qui, dans certaines parties de son ouvrage, relègue la bibliographe au second plan pour décrire plus longuement les institutions et l'entourage dans lesquels elle a évolué. I. Hilbold est consciente de ce fait, mais ces détours ne sont pas pour autant dépourvus d'intérêt ; en outre elle a pu recueillir des informations précieuses de témoins de l'activité de J. Ernest avant leur décès, sans compter le minutieux dépouillement de divers fonds. C'est donc un ouvrage d'une grande solidité qui nous est offert, et qui est le fruit d'un immense travail, dont notre résumé ne donne sans doute qu'une trop faible idée. Il est certes, comme toujours, possible de faire état de quelques infimes réserves [2], mais ce volume est une très belle réussite qui répond entièrement au projet de son auteur. Il ne manquera pas d'intéresser les membres de notre Société curieux de découvrir mieux encore deux figures qui leur sont déjà familières, J. Marouzeau et, au premier chef, J. Ernst.

Guillaume Flamerie de Lachapelle.

2. Ainsi le vocabulaire sociologique est (très épisodiquement, soulignons-le) propice à une forme de jargon ou à des tics de langage, présents dès le titre, qui ne nous ont pas semblé indispensables à la qualité de la démonstration.